Document generated on 06/06/2025 12:59 p.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

De la piété à l'indifférence puis à l'intérêt patrimonial

Julia Dushastel (éd), *Les Croix de chemin au temps du bon Dieu*, Outremont (Québec), les Éditions du Passage, 2007, 224 p. ISBN 978-2-922892-28-4.

Marie-Thérèse Cloître

Volume 6, 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/019988ar
DOI: https://doi.org/10.7202/019988ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this note

Cloître, M.-T. (2008). De la piété à l'indifférence puis à l'intérêt patrimonial / Julia Dushastel (éd), *Les Croix de chemin au temps du bon Dieu*, Outremont (Québec), les Éditions du Passage, 2007, 224 p. ISBN 978-2-922892-28-4. *Rabaska*, *6*, 110–113. https://doi.org/10.7202/019988ar

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

De la piété à l'indifférence puis à l'intérêt patrimonial

Marie-Thérèse Cloître
Université de Bretagne Occidentale, Brest

Cet ouvrage appartient à la catégorie définie en librairie comme celle des beaux livres. La qualité de sa présentation et celle de son illustration incitent à le regarder, le feuilleter, le lire et, le texte aidant, le faire sien ou l'offrir. En effet, s'il s'agit d'un livre composite, il est avant tout un livre composé comme on le dit d'une symphonie qui, note après note, touche après touche, accent après accent, introduit le lecteur dans l'univers des croix de chemin au Québec. Dans son avant-propos, l'éditrice, Julia Duchastel, retrace la genèse de l'ouvrage, précisément à la croisée des chemins entre une photographe, par ailleurs anthropopaléologue, des spécialistes de l'étude des croix : ethnologues, historiens, sociologues, des témoins de tous ordres des origines à aujourd'hui, enfin des écrivains, poètes et divers auteurs faisant part de leurs impressions, histoires ou réflexions à propos de ces croix. L'objectif était la réalisation d'« une synthèse afin de rendre accessible ce temps fort de notre patrimoine ». Le pari pouvait être délicat, il est réussi. À travers les différents angles de vue et points de vue présents dans l'image et le texte, le lecteur ne peut que s'attacher à ces croix, à ce dont elles témoignent, et donc se sentir concerné.

Dans sa préface, Jean Simard, le grand connaisseur en la matière, rappelle que « les croix de chemin sont au paysage culturel du Québec ce que sont les érables à sucre à son paysage naturel ». Elles constituent, en quelque sorte, une composante de l'identité nationale québécoise, même si les 3 000 croix ne sont pas réparties partout avec la même densité qu'au sud du Québec et si elles n'ont pas toutes les mêmes caractéristiques : croix simples surtout dans les régions maritimes, croix aux instruments de la Passion plutôt dans les régions agricoles, calvaires plus dispersés. Ces croix se retrouvent dans le Nouveau-Brunswick et s'implantent plus tardivement, au XIXe siècle, au Manitoba avec l'installation des colons francophones. Ainsi constate Jean Simard, « les croix rappellent bien modestement le vieux rêve de Québécois qui, [...], entretenaient l'idée d'ériger d'Atlantique à Pacifique un empire français en Amérique du Nord ». Les témoignages, cités par la suite, d'un

Suédois en 1748 comme d'un Anglais en 1776 montrent la croix perçue comme caractéristique de l'implantation française.

S'ensuit un cheminement, non pas rectiligne, mais avec des allées et venues et cependant guidé, en quatre grandes parties tandis que les photographies de Vanessa Oliver-Lloyd font l'unité de l'ensemble. Par commodité et parce qu'elles s'imposent visuellement, il est possible de les évoquer avant les textes, mais les deux se répondent parfois étroitement. Même un non-spécialiste perçoit qu'il s'agit d'un travail de photographie remarquable qui donne à « voir » au sens plein du terme les croix et les fait découvrir à une échelle ou sous un angle inhabituels qui leur donne une tonalité particulière. En gros plan sur le ciel, perdue dans les arbres, dressée devant une ligne de pylônes, entre des panneaux indicateurs ou près d'une ferme, la croix de bois ou de métal est là, saisie par la photographe dans toute son intensité et révélée en quelque sorte au spectateur-lecteur. Le constat est tout aussi frappant quand le détail d'une inscription emplit une double page ou les pieds du Christ en croix une page entière. Comment ne pas trouver particulièrement émouvants les pieds cloués sur la croix de la route 132 à Deschaillons, ceux dont la peinture s'écaille, route 138 à Sainte-Anne-de-la-Pérade, ou la niche à la petite Vierge, rue Arthur-Sauvé à Lachute ? Croix simples, croix ornées, croix fleuries, calvaires soigneusement entretenus, croix abandonnées ou vandalisées, chacun appréciera selon sa sensibilité, mais ces quelques qualificatifs montrent que le travail de photographie est également révélateur des comportements à l'égard des croix, même si les hommes n'y sont pas directement présents. D'autres images s'insèrent entre ces photographies et viennent enrichir encore le regard : quelques photographies contemporaines, d'autres plus anciennes, des gravures, dessins et tableaux en résonance des plus directes aux plus subtiles avec les textes.

L'ensemble s'inscrit en quatre parties où se dessine un fil conducteur qui n'empêche pas de multiples recoupements des différents thèmes dans chacune d'entre elles. Intitulée « Du menhir à la croix », la première partie a une tonalité plus historique et définit les raisons d'ériger une croix, du Journal de Jacques Cartier au texte inspiré de Serge Bouchard : croix signe politique, d'humanité, de foi... Sous le titre « À chacun son calvaire », la deuxième partie revient sur le motif des initiatives le plus souvent spontanées de plantation, terme significatif, et évoque donc les classifications possibles de ces croix, selon l'intention exprimée : croix votive, croix protectrice, croix commémorative, croix église, mais toute croix est polysémique. La troisième partie, « Deux planches, une échelle, un coq », met en valeur, par son titre et ses illustrations, la typologie des croix en retenant ici celles qui portent d'une manière ou d'une autre les instruments de la Passion et qui sont particulièrement révélatrices de l'art populaire dans sa variété d'expression.

En regard de l'unité de type, la nature des textes est très diverse, les plus forts portent sur le sort fait aux croix au cours de la seconde moitié du XXe siècle et la réflexion que cela suscite chez des hommes (Michel Garneau, « La croix et la *chain-saw* ») ou des femmes (Hélène Pedneault, « La croix invisible ») qui ont rejeté la religion, mais ne peuvent admettre que ces croix ne soient plus vues ou détruites : « ne rien saccager des héritages ». La quatrième et dernière partie traite justement de la croix comme « une église à ciel ouvert », endroit de pratiques individuelles et collectives. Point de repère, guide du voyage, protectrice, objet de rites, de prières et de fêtes qui rassemblaient la communauté, la croix « est l'esprit du lieu » ou l'était, voire le redevient.

À travers cet ouvrage dont l'évocation ne peut donner qu'un aperçu de la richesse, se dessinent les principales caractéristiques des croix du Québec, croix de bois, croix le plus souvent modestes, croix de rang essentiellement d'origine privée qui « du Canadien français est la part de son insoumission » ainsi que des différentes manières de les interpréter dans le passé ou aujourd'hui. Il est en tout cas une invite à les prendre en considération et nul doute que sa lecture y amène selon le vœu exprimé dans le mot de conclusion. Gageons que cette publication contribuera aussi à leur prise en considération ailleurs qu'au Québec et, puisqu'il est question de France dans cette affaire, évoquons-la. Bien des recherches érudites ou savantes ont porté sur les croix, mais il semble toutefois, une méconnaissance étant toujours possible, que le travail de Cristophe Lefébure, à la fois photographe et historien du patrimoine, *Croix et calvaires, chefs-d'œuvre de l'art populaire*, paru chez Flammarion en 2004, soit le moins éloigné des *Croix de chemin au temps du bon Dieu*, se proposant aussi une synthèse pour un public large et exprimant donc une même aspiration. Lui aussi photographie un calvaire sous la neige par exemple ou souligne tel détail, il n'oublie pas les croix de bois ou de fer et la croix la plus comparable aux croix québécoises est une croix de bois du Queyras, dans les Alpes, aux instruments de la Passion. L'on se prend à regretter qu'il n'ait pas davantage développé cet aspect après avoir lu les *Croix de chemin* du collectif québécois, mais la différence principale réside sans doute dans l'absence de marque de la modernité, fils ou pylônes électriques, panneaux indicateurs et autres, dans quelques photographies qui auraient tenu compte de cet environnement possible des croix. Par ailleurs, ayant assumé tout le texte, il a choisi, en dehors de l'appui sur la bibliographie savante, des textes avant tout littéraires dont beaucoup ont cependant valeur de document. Il conclut également en souhaitant que « ce pan de mémoire » que représentent les croix ne s'écroule pas.

Qu'il soit permis enfin, une fois n'est pas coutume, une note plus personnelle dans cette recension. Faite par une historienne et non une ethnologue, elle témoigne de la rencontre entre disciplines ; rédigée de France, elle confirme la collaboration croissante entre universités de part et d'autre de l'Atlantique. Qu'elle soit le fait d'une native, non seulement du Finistère, quelque 3 000 croix comme au Québec, mais de la paroisse de Plougastel-Daoulas comptant l'un des plus grands calvaires monumentaux de Bretagne, huit calvaires de chapelle et 19 calvaires et croix de chemin – en pierre certes – et qui a été témoin du passage de la piété à l'indifférence puis à l'intérêt patrimonial, on conviendra qu'il y a bien parenté de « paysage culturel ».